

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert MARECHAL

Notre réunion d'Anciens.  
Rhétorique 1914 à Physique 1916

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 110-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Notre réunion d'Anciens

*Rhétorique 1914 à Physique 1916*

Il nous faut donc parler de notre réunion d'année ! Et je ne crains pas dans la seconde phrase d'accentuer ce qui pourrait déjà percer dans la première : une certaine peine.

Eh oui ! une certaine peine, car il y en a toujours à parler d'une chose qui n'a pas réussi comme on l'a souhaité...

D'autres pourraient faire, les habiles, un long article en taisant ce que je dis tout d'abord. Pour moi, étant d'une complexion spéciale, je dis tout bonnement ce que je pense et ne saurais rien entreprendre avant d'avoir commencé par là.

Cette jolie chose qu'une réunion d'année n'a pas réussi, parce que le nombre des participants était trop petit pour des cœurs avides de cœurs amis. Et le plus joli de l'affaire, c'est que la faute n'en est à personne : ceux qui ne purent y venir, et ils étaient pour l'élément laïc le très grand nombre, ont été chagrinés de ne pouvoir répondre à notre appel. Leurs lettres témoignent de leurs sentiments et comme nous avons grande confiance en nos amis, nous croyons simplement tout ce qu'ils nous disent. La faute n'en est à personne, à moins qu'elle ne me revienne de droit ; laquelle je porterai le plus gracieusement du monde, au grand émoi des hommes impeccables qui aimeraient me voir paré d'un brin de contrition. Eh oui : peut-être que nos amis ont été avertis trop tard. La prochaine fois, car il y en aura une, il faudra fixer la date de cette réunion deux mois à l'avance, par les Echos.

Peut-être aussi nos amis laïcs, qui en cette occasion sont les plus... intéressants, préféreraient-ils un dimanche ? Le mois d'octobre avec ses teintes chaudes siérait-il mieux à la nature de leurs sentiments, tout en assurant leur liberté contre l'emprise du service militaire ou l'engrenage d'interminables examens ? Qu'ils veuillent donc bien parler, nos chers amis ; nous les écouterons avec ravissement. Les « Echos » offrent leurs pages immaculées

aux produits de leur pensée. Et que l'avenir dans la grâce de Dieu, à nos projets ménage un plein succès !

Car il y a un charme discret et pénétrant à revoir et revivre des choses anciennes. Il me semble qu'un peu de nous-mêmes, lorsque nous étions collégiens a poussé dans les vieilles murailles, les arbres verts, les cours bruyantes, les âmes de nos maîtres et de nos condisciples. Notre vie était alors débordante et elle déborda sur tout ce qui nous entourait, comme d'un vase trop plein, porté sans précaution, s'échappe l'eau claire, à chaque heurt du chemin.

Plus mystérieusement encore notre âme se parlant à elle-même a confié des secrets imprécis, des affections insoupçonnées, une foi diffuse aux angles des murs, aux longues lignes des cloîtres, aux arêtes élargies, rarement aiguës d'une vie au cours monotone, mais au sillon intime et profond.

Et quand nous revenons peut-être blessés, sûrement déçus par la réalité, nous revenons au vieux collège, au vieux temps, aux vieilles choses et toutes ces choses et tout ce monde parlent à notre cœur un langage ineffable : ce ne sont pas des paroles qui sonnent, ce sont des souvenirs qui frémissent, des sentiments qui s'émeuvent.

On croira ne voir que des arbres, ne fouler que le sol, ne parler qu'à des maîtres et ne sourire qu'à des condisciples, et voici que de toutes parts des choses s'appellent et se répondent ; des choses extérieures en atteignant d'autres intimes ; ce sont des signes tout proches et des sentiments lointains qui se lèvent ; c'est un chassé-croisé d'impressions.

Et toute cette multitude embrouillée évolue dans le clair-obscur d'une demi-inconscience ; c'est un monde endormi qui lentement s'éveille, une ville dans la mer, un passé sous le présent qui monte, s'étale et revit... Et puis des noms se succèdent et des aventures se racontent... et puis du silence, et comme les choses dont on parle le moins sont souvent celles qui se font sentir le plus, la foi, notre foi qui grandit dans ce collège, elle aussi tressaille...

Aussi la vieille abbaye qui comprend le bienfait de ces choses pour ses enfants, ce jour-là nous ouvrirait tout grand son cœur, qui est celui de son Abbé, élargi par ceux de tous ses chanoines, porté, dilaté par ceux de leurs ancêtres en religion et en hospitalité. Elle voulut nous aider

à revivre le passé pour mieux vivre le présent. Elle ne voulut point nous laisser seuls, c'est pourquoi à l'aurore de cette journée une grand-messe fut célébrée par des « anciens » devenus prêtres. Il ne fallait pas en effet que notre souvenir avec ses frêles palpitations et sa bonne volonté naissante se soutînt seul dans l'air nouveau ; pour qu'il ouvrît ses ailes et s'envolât haut dans le ciel bleu, il fallait le joindre au grand souvenir de la Cène, il fallait le faire entrer dans la Grande Communion du ciel et de la terre, du Christ et de l'Eglise, du temps et de l'éternité.

La liturgie s'efforçait de nous faire comprendre ce qu'elle a compris depuis si longtemps : qu'il y a place pour tout et tous dans le Christ ; c'est pourquoi autour de notre souvenir, les soies chamarrées des dalmatiques s'alliaient aux camails rouges et aux blancs rochets, aux volutes immatérielles des neumes et aux motifs sans cesse rebondissants de fugues ; c'était toute l'antique liturgie, toute la mystérieuse symbolique, pour la stylisation de ce qui passe, afin que cela ne cessât plus.

C'était beau et c'était bon. Ce sont des choses que l'on sent souvent sans les comprendre toujours. Du reste ce n'est pas là l'essentiel ; l'essentiel c'est de se laisser porter par elles.

Or, un de mes amis, venu de loin, se trouvait, à son arrivée à l'abbaye, à cause de la vallée étroite, du silence et des murs gris, dans une tristesse profonde. Il aurait voulu, disait-il, repartir tout de suite.

Il resta cependant ; il vit, il sentit, il se laissa faire, et le lendemain, en me quittant, le sourire aux lèvres il me dit : « Je voudrais rester quinze jours ici. »

Ce n'est pas moi qui l'ai dit ; si c'était moi, on crierait à l'original, au mystique, Dieu merci ! mais ce n'est pas moi ; c'est lui..., et l'on n'a jamais entendu dire qu'il fût mystique ; il est pharmacien.

Albert MARECHAL.

*Les Anciens de Rhétorique 1914 à Physique 1916*

- MM. Georges Barathon, mort à la guerre.  
Alphonse Besse, professeur à Villefranche (France).  
Prosper Burgener, recteur à Herbruggen.  
Louis Crausaz, (R. P. Aloys), capucin, missionnaire,  
aux Iles Seychelles.  
Jules Dénervaud, curé à Hauteville (Fribourg).  
Léon Dumas, (R. P. Théophile), capucin, missionnaire  
aux Iles Seychelles.  
Jacob Fischer, aux missions étrangères de Lyon.  
Alphonse Gay-Crosier, chanoine de l'Abbaye, vicaire  
à Bagnes.  
André Germanier, notaire à Sion.  
Camille Giovanola, médecin-assistant à Fribourg.  
Amédée Grandjean, jésuite à New-Jersey.  
Max Hartmann, chimiste, à Lucerne.  
Oscar Jentsch, jésuite.  
Maurice Jordan, à Collonges.  
Maurice de Lavallaz, à Collombey.  
Edouard Lovey, pharmacien à Genève.  
Camille Maendly, vétérinaire à Fribourg.  
Albert Maréchal, vicaire à St-Joseph, Genève.  
Charles Mehling, dentiste à Delémont.  
Alexandre Mengis, rédacteur à Sion.  
Albert Membrez, vicaire à Berne.  
Hilaire Michaud, chanoine de l'Abbaye, curé de  
Vernayaz.  
François Michelet, chanoine de l'Abbaye, prof. au  
collège.  
Jules Monney, chanoine de l'Abbaye, prof. au collège.  
Jules Montavon, vicaire à Saignelégier (J.-B).  
Emile Noverraz, chanoine de l'Abbaye, prof. au collège.  
Aloïs Olivier (R. P. Marius), capucin au couvent de  
Bulle.  
Louis Piuz, commerçant, Grenoble.  
Germain Saugier, pharmaciien, Delle (France).  
Georges Stauffer (R. P. Eloi), capucin au couvent de  
Sion.  
Jean Rausis, hôtelier à Champex.  
André Torrione, dentiste, à Martigny.